

## LE PANACHE ET L'INTERET

par **Alain BESANÇON**,  
*membre de l'Institut*

**Article publié dans *Le Figaro* du 12 mars 2003**

Le 25 Août 1346, dans la plaine de Crécy, les barons français livrèrent quinze assauts contre les archers du roi d'Angleterre soigneusement retranchés. Après avoir fait montre de la plus grande bravoure et de la plus complète confusion, ils s'enfuirent, laissant sur le carreau plusieurs princes, dont le frère du roi. Dix ans plus tard, à Poitiers, même bravoure, même désordre, même défaite. Cette fois le roi lui-même est prisonnier. En 1415, à Azincourt il suffisait de suivre de loin l'armée anglaise épuisée et à bout. Mais les barons français, quatre fois plus nombreux, voulurent un exercice de chevalerie. Ils y restèrent presque tous, et Henri V Plantagenêt s'installa à Paris. En 1525, à Pavie, l'artillerie française était en train de mettre à mal les carrés de Charles Quint. Mais François premier ne voulut pas être frustré d'un beau coup d'épée. Il se retrouva enfermé dans une tour à Madrid. En revanche, quel panache !

Comparaison n'est pas raison. Mais qu'il soit permis à l'historien de relever une fâcheuse tendance de notre histoire à préférer ce genre de plumet à la solidité des avantages

Comparons notre politique à celles des principaux acteurs de l'affaire irakienne. Il faut dire qu'on a de la peine à reconnaître la pleine rationalité de la politique américaine. La critique la plus juste que l'on adresse, aux Etats-Unis mêmes, à l'administration Bush est qu'elle ne correspond pas réellement aux intérêts américains bien conçus. Avant même qu'elle soit commencée, la préparation de la guerre a en effet coûté un prix exorbitant. Mais voyons les autres. Les Anglais, depuis 1956, ont décidé de coller systématiquement à la politique étrangère américaine. Le profit pour eux en a été grand et l'on conçoit qu'ils suivent encore, bien qu'avec une conviction plus tiède. Les Russes ont une diplomatie parfaite, parce qu'elle n'a pas à tenir compte d'une opinion publique. Ils sont plutôt pour la guerre, parce qu'ils ont un certain nombre de marrons à tirer du feu, un certain nombre de poissons à pêcher en eau trouble, mais en même temps ils se déclarent contre la guerre, quoique sans fâcher les Américains, sans s'engager à rien et en poussant la France devant eux. Ils se guident sur leurs intérêts, un point c'est tout, et jouent imperturbablement la carte avec le jeu que leur a distribué l'administration Bush. Les Chinois en font autant. Les Turcs pèsent le pour et le contre, mais l'armée vient de rappeler à une assemblée récalcitrante que la Turquie peut attendre des profits de collaboration ; l'assemblée est invitée à revoter en un sens plus réaliste. L'Allemagne s'en tient au pacifisme qui lui est imposé depuis cinquante ans et dont elle ne voit pas l'intérêt de sortir pour le moment. L'Italie a compris qu'elle n'avait aucun intérêt à mordiller les mollets de l'éléphant pendant qu'il est en colère. Elle se gare donc des voitures, affiche un profil bas, et se garde bien d'irriter le plus fort. C'est dans sa tradition et elle ne voit pas de raison de changer.

En ce moment les membres tirés au sort du conseil de sécurité, l'Angola, la Guinée, le Mexique, le Chili, font leurs comptes. Ils sont l'objet d'une cour acharnée de la part des Américains et de la France. M. de Villepin frappe à leur porte et leur dispense un discours noble et sans doute des promesses plus matérielles. Mais pourquoi ?

Je viens de prononcer plusieurs fois le mot « intérêt ». J'attends toujours que notre ministre, dont le panache est éclatant, nous explique quel est *l'intérêt* de la France dans cette affaire. Le veto dont il agite la menace peut-il changer la décision américaine ? Non. Apaise-t-il une crise ? Il ajoute une crise à la crise. Sauve-t-il l'ONU, l'Europe ? Tout au contraire. La France en peut-elle retirer un profit égoïste ? Lequel ? On me répond que la France défend des « principes ». Qu'elle défend un « honneur ». Je veux bien, mais en 1870, la défense de l'honneur n'a pas bien tourné. A Fachoda, en 1898, cette même défense faillit amener un désastre. Aujourd'hui l'opinion française semble aussi enflammée qu'à cette époque. La gauche souffle sur le feu, sans aucun souci de responsabilité, simplement pour se marquer et mettre la droite dans l'embarras. Une partie de la droite évoque le 18 Juin. Mais le 18 Juin De Gaulle avait seulement fait un diagnostic juste. Il montrait que l'Allemagne n'avait pas gagné la guerre et que le vrai rapport des forces était de notre côté, si, du moins, nous voulions bien le reconnaître et l'exploiter. Ce n'était pas du panache, mais de la bonne et réaliste stratégie. On voudrait qu'il en soit aujourd'hui ainsi. A savoir que nous mesurons le rapport des forces et que nous recherchions notre intérêt. Et d'abord que nous le définissions.

A défaut, le peuple français pourra toujours se consoler avec de la gloire. Après une défaite écrasante, qui avait mis les cosaques et les uhlands en position de se désaltérer dans les cafés parisiens, il a décidé de construire l'Arc de Triomphe. C'était une compensation.